

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 42

Artikel: Dou fin z'agottare = Deux fins dégustateurs
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



DOU FIN Z'AGOTTARE

Deux fins dégustateurs.

N'è pas à man¹ de tot lo mondo
D'ître agottàre, vo repondo!
Faut on goût fin, faut dâo meti,
Faut oquie que vo sâi baillû:
Om' épêlue² que s'infate
Dein la cervalla po de bon.
Eh bin! tot cein, Luvi dâi patte
Et lo Djan l'avant à tsavon.

On coup, noutrè dou z'agottàre
Dein on capot l'étant à bâire
Ein tereint trâi verr³ âo guillon
D'on bin pucheint bosset, ma fion!
Lâissivant dein lâo mor lè gotte
Pu lè fasant rebedoulâ
Du la guierguetta tant qu'âi potte
Bin adrâi, devant d'avalâ.

— L'è bon! fasâi Luvi dâi patte
L'è on cliâ franc!... Nom d'onna ratta!
Tot parâi, ie mè laisse on son³
D'oquie que n'è pas na façon
Dâo bâire de noutron vegnouâbllio:
On rein! mâ baillè vè lo bet
Fenameint 'na senteu de... trobllio!
Ie l'acheint on bocon lo couer⁴.

— T'a pas tant too, ami Luvette,
Que dîv Djan, breinmeint sa guierguetta,
Onna gordja âo coraillon,
Ein fâseint oûre onna brison
De leinga. Vâi! crâno breuvâdzo!
Mâ... cli son n'acheint pas lo couer.
Te pâo mè craire, vu mon âdzo,
L'è bo et bin 'n oudeu de fer.

— De couer, tè dio! — Na, de ferraille!
— De vilhio couer! — Na, de serraille,
L'è tot! — De couer, et pu l'è bon!...
Sè sant cottâ⁵. Et pu, l'âoton,
Lo bosset vouïdo, on sè dépatse
De founâ. L'ant trovâ âo fond
Onna cliâ avoué onn' eintatse
Ein couer... L'avant ti dou raison.

Marc à Louis.

¹ Ce n'est pas à la portée. — ² Etincelle. — ³ Arrière-goût. — ⁴ Cuir. — ⁵ Entêté.

LES OISEAUX DE PASSAGE

(Voir compte-rendu bibliographique).

Scène VI de l'acte III.

Personnages : Robert, caporal et laitier.

La Julie, qui a une fille à marier.

Daisy, jeune fille.

Robert, La Julie (un instant de silence)

Robert. — Vous avez encore besoin de quelque chose?

La Julie. — Oui... du fromage râpé... pour la soupe.

Robert. — Combien?

La Julie. — Mettez m'en pour cinquante centimes.

Robert (préparant un cornet). — C'est ça, Madame Parisot, c'est ça!... J'ai tout ce qu'il faut : fromage râpé, par n'importe quelle quantité, rabais par quintal ou par tonne...

La Julie (plaisantant). — Ça vous arrive-t-il d'en fournir un quintal à la fois?

Robert. — J'ai un client qui vient en chercher plein une caisse à gravier.

La Julie. — Est-ce possible?... Qui donc?...

Robert. — Vous n'en revenez pas, hein Madame Parisot?

La Julie. — Ma foi non, une pareille quantité : qui peut bien?...

Robert. — C'est, vous n'avez pas deviné, c'est le grand Paul!

La Julie. — Le grand Paul!... Mais pourquoi faire? je me le demande...

Robert. — Confidentiellement... Mais vous me jurez de ne pas le redire!

La Julie. — C'est sûr que je vous le jure! Alors?...

Robert. — Il paraît qu'il le mélange à l'avoine.

La Julie. — A l'avoine?

Robert. — Ce serait un remède... pour les chevaux poussifs!

La Julie. — Ah! elle est bonne, celle-là. Il faut que je le dise à mon Louis.

Robert (avec un sourire de satisfaction). — Ne le dites pas à tout le monde. Seulement à Louis...

La Julie. — Oui, oui. Ah! la bonne histoire! C'est ainsi que le grand Paul drogue ses « phoques » avant de les mener à la foire. Je n'aurais jamais supposé... C'est donc bon pour le souffle, le fromage râpé...

Robert. — J'ai l'impression que dans les cas d'asthme on pourrait essayer...

La Julie. — Ma belle-mère qui en souffre... Redonnez-m'en un gros cornet... pour un franc.

Robert. — A votre service, un gros cornet (il la sert).

La Julie. — On ne s'ennuie pas avec Daisy Bolomey, quelle « tapette », hein?...

Robert. — Une camarade d'école que j'avais un peu perdue de vue...

La Julie. — Vous n'y avez rien perdu. Une garçonnière, une mauvaise langue, une grande paresseuse!...

Robert. — Vraiment?

La Julie. — Je n'aime pas critiquer le monde, mais enfin la vérité est toujours bonne à dire. Ces Bolomey, ce sont des gens qui travaillent peu, vivent bien et paient mal.

Robert. — Tiens! je n'aurais pas pensé...

La Julie. — Oh! vous apprendrez à les connaître. Cette Daisy est une enjôleuse...

Robert. — Elle n'est pas mal.

La Julie (s'animant). — Une poupée, Robert, une poupée! A force de se peinturlurer, de se poudrer, de s'astiquer pendant des heures devant la glace... A propos, je gagerais qu'elle vous a fait des avances.

Robert. — Ah!... voilà.

La Julie. — J'aurais mis ma main au feu qu'elle ne voulait pas manquer l'occasion. C'est une intrigante!

Scène VII.

Les mêmes, Daisy.

(Daisy fait sa rentrée en trombe).

Daisy. — Ah! mon Dieu! Faut-il avoir la mémoire courte!... J'ai oublié de prendre encore du fromage râpé...

Robert. — Du...

La Julie. — Du fromage râpé!

Daisy (ironique). — Eh! oui, mon Dieu oui, tante Julie!

La Julie (du tac au tac). — Bien sûr, on achète ce qu'on veut... en payant.

Robert. — Combien, Daisy?

Daisy. — Pour dix sous, ça suffira. Quand il n'y en aura plus, je reviendrai.

La Julie (aigrement). — Une nouvelle occasion, parbleu!

Daisy. — On est si bien reçu ici qu'on a du plaisir à y revenir.

Robert. — Ça, c'est gentil.

La Julie. — Vous n'oubliez pas, Robert, que vous êtes attendu chez nous.

Robert. — Merci, Madame Parisot!

Daisy. — J'allais oublier de te dire que mon frère t'invite à dîner dimanche.

Robert. — Tu le remercieras beaucoup.

Daisy. — J'ai aussi une communication confidentielle à te faire.

La Julie (vexée). — Au revoir, Robert, je n'ai pas du temps à perdre, moi!

Robert. — Au revoir, Madame Parisot! (La Julie s'en va). Alph. Mex.

UNE SEANCE MEMORABLE



A Municipalité de Brantigny était réunie, l'autre soir, à la petite salle de l'auberge communale, pour discuter sur plusieurs points que comportait l'ordre du jour: l'achat d'une pompe, l'augmentation du traitement du garde-champêtre et la révision du règlement sur la destruction des « cancoires ».

David Borgnet, syndic, avait pour habitude d'émettre son opinion en premier lieu, quitte à voir venir les avis contraires qu'il se chargeait de combattre tout en ayant l'air de les trouver justes.

Il ouvrit donc la discussion :

— Pour ce qui est d'une nouvelle pompe dont vous connaissez le prix d'achat, moi, je trouve qu'on ne peut plus aller à un incendie en dehors du village avec notre vieille mécanique. Elle fait vergogne. C'est mon avis et je le partage. Et vous autres, qu'en dites-vous?

Daniel du Crêt, qui avait bourré sa pipe pendant la proposition du syndic, après trois bouffées, dévisagea ses collègues :

— Parfaitement d'accord avec toi, syndic. Il faut ce qu'il faut, quand c'est pour le bien de la commune. Mais il me semble qu'en demandant à Ulysse, le maréchal, de nous « rapistoler » la pompe actuelle au plus près de sa conscience, ça nous reviendrait un bon bout meilleur marché qu'une neuve. On sait bien ce que c'est que de serrer deux-trois écroux, de changer un robinet et de retenir la mécanique. Après ça, en changeant trois roues sur quatre et en bien graissant les pistons, on doit pouvoir sortir la vieille pompe sans se faire orier après. J'ai dit.

Il avait des raisons personnelles de faire sa proposition: le maréchal était son beau-frère qui aurait ainsi l'occasion de fournir à la commune